



JOÓS, Ernest, *Poetic Truth and Transvaluation in Nietzsche's Zarathustra. A Hermeneutic Study*

Lionel Ponton

Volume 45, Number 2, juin 1989

Statut et droits du foetus

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400474ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400474ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ponton, L. (1989). Review of [JOÓS, Ernest, *Poetic Truth and Transvaluation in Nietzsche's Zarathustra. A Hermeneutic Study*]. *Laval théologique et philosophique*, 45(2), 330–331. <https://doi.org/10.7202/400474ar>

attitude spirituelle devant susciter l'admiration des bouddhistes, si elle est comprise dans son sens spirituel — ; enfin, la mise en œuvre d'une lecture interprétative à niveaux multiples qui n'est pas sans rappeler l'exégèse des Pères de l'Église, qui scrutaient la Bible à la recherche du sens spirituel profond, par-delà même les contradictions apparentes. Cette méthode, appliquée par l'auteur aux termes bouddhistes (particulièrement DHARMA), puis chrétiens, permet d'approfondir certains concepts ou de critiquer le vocabulaire très anthropomorphique de la théologie chrétienne.

Le livre, auquel on a annexé un lexique, mais auquel il manque une bibliographie, est un jalon important dans le dialogue christianisme-bouddhisme. Sa lecture ouvre des horizons nouveaux et purifie notre propre enracinement chrétien, nous ramenant vers l'essentiel. Lorsqu'on constate que dans sa parole sur nous, l'autre ne comprend pas exactement la cohérence interne de notre foi, cela crée en nous une empathie : il est facile de comprendre les frustrations d'un bouddhiste devant les présentations réductrices que l'on fait de la Voie du Milieu en occident. La difficulté de la transition entre deux modes conceptuels différents est mise en relief.

Alain GIGNAC

Ernest Joós, **Poetic Truth and Transvaluation in Nietzsche's Zarathustra**, A Hermeneutic Study. New York, Peter Lang, 1987, 182 pages (22.5 × 15.5 cm).

Ernest Joós est un professeur de métier, mais aussi un éducateur au sens le plus noble de l'expression. Ses immenses qualités pédagogiques transparaissent dans son dernier ouvrage *Poetic Truth and Transvaluation in Nietzsche's Zarathustra*, une suite de leçons d'une assurance tranquille, bien ordonnées, limpides et parfois éclairées par un trait d'humour. On n'y trouvera pas de considérations savantes sur les multiples aspects de la composition d'*Ainsi parlait Zarathustra*, ni même une confrontation des interprétations qu'on a proposées de cette œuvre depuis trente ans. Ernest Joós va droit à l'essentiel : le thème de la mort de Dieu, la pensée (Gedankenexperiment) de l'éternel retour du Même (le Même étant une partie essentielle de l'énoncé) et la transvaluation ou transmutation de toutes les valeurs. Il s'adresse à un public qui connaît bien la « philosophie chrétienne » à laquelle son commentaire fait de nombreux emprunts. L'allusion à la

théologie négative de la page 29 est une bonne illustration de la liberté de son approche.

Selon Ernest Joós, la proclamation de la mort de Dieu n'est pas la conclusion d'un argument rationnel, mais plutôt l'expression « poétique » d'une expérience concrète. Dieu n'est plus qu'une idole ou une idée, et le christianisme européen est en déclin. Puisque, dans ce contexte, l'univers n'a ni intention ni but, la pensée de l'éternel retour du Même devient pertinente. Cette pensée, qui n'est ni une théorie ni une hypothèse, implique que le principal obstacle qui s'oppose à la volonté, le passé et le « ce fut », n'est pas insurmontable. La volonté, en effet, ne peut « vouloir en arrière ». Aussi le sentiment de responsabilité à l'égard d'un passé révolu, sur lequel on ne peut agir, est-il particulièrement intolérable. Nietzsche refuse par ailleurs toute « réconciliation » avec le passé par le moyen du châtiement ou du sacrifice expiatoire. La culpabilité, le désir de vengeance, le ressentiment constituent par conséquent le lot commun. En abolissant le temps rectiligne, la pensée de l'éternel retour du Même supprime radicalement la source du malheur des hommes. Mais cette pensée est elle-même désolante si le retour du Même n'est que le retour au même ou la simple répétition de la vie antérieure, et non la montée vers une vie nouvelle. Le désespoir disparaît pourtant dès qu'on quitte le plan des valeurs anciennes et qu'on cesse de regarder la vie d'une manière négative comme si elle devait être autrement qu'elle n'est. Pour y arriver, il faut une véritable conversion de tout l'homme, un « dépassement » de l'homme humain, trop humain. La pensée de l'éternel retour du Même, puisque ce qui est voulu « doit être re-voulu » d'innombrables fois, réintègre le passé dans le présent et rend modifiable toute signification. Dans *Qu'appelle-t-on penser?* (trad. Becker et Granel, p. 83), Heidegger cite un passage d'une ancienne esquisse d'*Ainsi parlait Zarathustra* :

Nous avons créé la plus grave pensée, créons maintenant l'être à qui elle soit légère et heureuse. Célébrer l'avenir, non le passé ; faire le poème : le Mythe de l'avenir, vivre dans l'espérance ! Instants de béatitude ! (XII, 400)

La pensée de l'éternel retour du Même arrache le surhomme à l'histoire, c'est-à-dire aux vérités et aux valeurs de l'ancien monde. Les valeurs d'autrefois perdent leur fondement. Le surhomme, celui qui a accédé à l'authentique origine — par delà le *Grund* — peut alors assigner des valeurs « nouvelles », déterminer de « nouveaux » critères de vérité. Ainsi la transvaluation va beaucoup

plus loin que le simple ré-examen des valeurs reconnues dans une société donnée. La critique de la culture européenne pourrait certes se limiter à hiérarchiser, à partir de leur base chrétienne, les valeurs propres à ce continent. On ne quitterait pas le contexte historique de leur genèse et de leur formulation. La transvaluation est plus radicale. Elle suppose la pensée la plus haute, celle de l'éternel retour du Même, et par conséquent, la mort du prophète qui en reçoit la révélation. Sans cette pensée, Ernest Joós l'a bien vu, la vie — la valeur suprême — demeurerait « non-définie ». Les nouvelles valeurs prolongent les multiples virtualités de la vie et expriment sa surabondance. *Deviens ce que tu es*, tel est le nouveau programme. Selon Ernest Joós, la volonté de puissance qui caractérise le surhomme consiste précisément à « comprendre la vie » et le « devoir » envers la vie :

Ce devoir se traduit en valeurs que nous devons poursuivre à tout prix, même si notre plus grande réussite ne se ramenait à rien de plus que la connaissance, la prise de conscience de notre échec à atteindre notre objectif. (p. 113)

Le rejet du nihilisme européen demeure ainsi une étape indispensable de l'itinéraire qui conduit à la valorisation de la vie dans un univers dépourvu de sens. Toutefois la conversion du surhomme ne serait pas complète si elle ne comportait l'adhésion ferme et inconditionnelle à la vie dans sa totalité, avec ses joies et ses souffrances, sans sélection ni réserve. L'amour de la vie doit aller jusque-là. Autrement le surhomme ne romprait pas les liens qui le rattachent à l'ancien monde. C'est grâce à cette rupture que le *texte de la vie* est enfin retrouvé et justement évalué, et que la philosophie devient danse et jubilation. La transvaluation seule triomphe du nihilisme d'une manière décisive.

Elle n'est pas cependant affaire de raisonnement abstrait, mais plutôt d'intuition ou d'inspiration. Ernest Joós commente longuement la description nietzschéenne de l'inspiration dans *Ecce Homo* : « Tout se passe en l'absence de toute volonté

délibérée, mais comme dans un tourbillon de sentiments de liberté, d'indétermination, de puissance, de divinité... Le plus remarquable est le caractère involontaire de l'image, de la métaphore : l'on n'a plus aucune idée de ce qu'est une image, une métaphore, tout se présente comme l'expression la plus immédiate, la plus juste, la plus simple » (trad. Colli et Montinari). Ernest Joós fait aussi grand cas des visions qui, plus larges que les images, posent un problème philosophique et en esquissent la solution. Les visions ou les énigmes tentent de saisir le sens de la vie humaine prise globalement. On s'explique ainsi l'importance qu'Ernest Joós, tout au long de son livre, accorde au discours poétique. La tradition oppose le discours conceptuel et le discours poétique, le propre et la métaphore. Pour Nietzsche, le retour au texte originel, à l'*homo natura*, au *texte de la vie* suppose une nouvelle écriture philosophique. Seul le langage poétique exprime sous tous ses aspects ou sous ses diverses perspectives la vie foisonnante et surabondante. Les images donnent aux valeurs une signification « visible » que le langage conceptuel ne pourrait que défigurer ou masquer. D'autre part, la multiplicité et le caractère éphémère des métaphores (l'une chasse l'autre) témoignent de la fugacité et de la richesse de la vie. Rien n'est donc superflu : ni les images, ni les allégories, ni les incantations, ni les visions. Il n'y a pas à le regretter. Les valeurs ne sont pas démontrables, ni vérifiables. Le langage poétique est *vrai* parce qu'il rend à la vie, mutilée par l'ascétisme, sa beauté, sa force, son innocence. À cet égard, il est le langage propre à la philosophie. Selon le mot de Fink, le philosophe devient poète et le poète philosophe, sans qu'aucune concession soit faite à la thèse qui considère la poésie comme la source privilégiée de la philosophie.

Il faut espérer qu'Ernest Joós nous donne prochainement une version en langue française de son très beau livre.

Lionel PONTON
Université Laval